

# Histoire de l'émigration de la famille Edus en Amérique

I

La décision de quitter la France a été prise après la réception d'une lettre du fils Etienne qui a quitté le pays natal pour le Nouveau Monde. La mère a d'abord hésité à quitter la France.

Mme Mary Bourcy Wagner 83, réside avec sa fille entre les villages de Saint-Laurent et Rosière. Elle est très active et entretient un grand jardin de trente acres. La mère et les grands-parents sont venus en Amérique, partis de Nancy en France en 1829. Leur voyage a duré trois mois. Les grands-parents étaient Pierre et Elizabeth Edus; Leur fils Etienne a été le premier à quitter la France pour échapper aux troubles dans ce pays. La famille a eu de nombreuses expériences et épreuves étranges dans le nouveau monde et l'histoire de leur entrée et de leurs premières années en Amérique est racontée ci-dessous.

Venez voir, venez voir, nous avons reçu une lettre d'Etienne: Il est bel et bien vivant en Amérique. Regardez, cette lettre vient d'Amérique!

Pierre Edus, le père, ne s'attendait guère à avoir de ses nouvelles. Mais la lettre était bien là. Pierre Edus l'a ouverte pour la lire à toute la famille tout aussi excitée. Ce fut un grand événement et Joseph le garçon plus âgé était le plus intéressé de tous.

Oh mon garçon, dit le père, écoute ici ce que dit Etienne. Il raconte qu'il se trouve dans un pays très riche où la terre est très fertile. Et regarde simplement le nom de l'endroit où il vit, il s'appelle Rosière : ça sonne bien comme ici ! Et Etienne dit qu'il y a surtout des Français qui vivent autour de lui donc il se sent comme chez lui. Et c'est comme il l'a dit avant de partir, ce M. Le Ray, auquel les gens pensent tant ici, possède de vastes propriétés foncières en Amérique et il est généreux pour les gens qui viennent de France. Ca sonne bien.

Il a fallu un certain temps pour lire la lettre, Pierre Edus fait de nombreux commentaires aux membres de sa famille à qui il communique son enthousiasme. Mais la grande excitation est venue vers la fin de la lettre. Pierre a agité la main en lisant que Etienne s'attendait à ce que la famille le rejoigne en Amérique où ils pourraient facilement trouver un logement et devenir riches. Il était assez clair de voir que Pierre Edus est converti de partir en Amérique. Il dit que nous serons bientôt riches, a déclaré Pierre et ça ne serait pas bon pour nous tous d'être riches?

Mais la mère secoua la tête. Elle était opposée à un départ en Amérique et l'a toujours dit. Soudain, Pierre, lisant la lettre, éclata sur un ton des plus triomphants. Il dit qu'il mange dans des plats en argent. Oui monsieur, il est en train de manger dans des plats en argent, c'est là qu'il le dit dans la lettre. Et Pierre a fait circuler la lettre pour que tous puissent voir ce passage de la lettre.

La famille ressemblait à une assemblée de joyeux convives alors que se déversait le contenu de la lettre encore et encore, et Pierre continuait à commenter les écrits d'Etienne. Chaque membre de la famille avait un point de vue différent et a bavardé en français jusqu'à ce que la mère ramène l'ordre dans la joie en disant: Pierre, il vaudrait mieux te mettre au travail de la vendange. Nous ne pouvons pas gagner de l'argent en nous amusant, et nous aurons besoin de chaque centime dans ces temps difficiles de lourdes taxes

Ce n'est pas de la fiction, car tout cela s'est passé il y a longtemps en France, lorsque l'Amérique semblait aussi éloignée que la lune; Les histoires que l'on racontait en faisaient une terre de richesse, de liberté et d'opportunités.

Pierre Edus était un fermier français économe dans le nord-est de la France, à proximité de la ville de Nancy; il y avait peu de temps pour les loisirs. La France avait traversé une période mouvementée. Il y a eu toutes sortes de changements au sein du gouvernement. Le temps des révolutions était venu et le peuple ne savait guère à quoi s'attendre. Mais ce dont ils semblaient être sûrs, c'était que les taxes allaient augmenter. Pierre Edus avait sa petite ferme sur laquelle il cultivait

surtout la vigne. Il avait travaillé dur et était très économe. Par une vie frugale, il avait payé son petit vignoble et économisé un peu d'argent en vue de jours difficiles.

Pierre s'était marié deux fois. Par sa première femme, il avait deux fils, Etienne et Joseph. La deuxième épouse **Elizabeth** lui avait donné trois autres enfants, Marguerite, François et Pierre Jr. Les cinq enfants vivaient heureux dans le ménage et travaillaient du mieux qu'ils pouvaient pour aider dans le vignoble et gagner plus de bien-être pour la famille.

Mais les ennuis étaient venus sur la France. Il semblait parfois que la France tremblait sur ses fondations et que les gens s'inquiétaient beaucoup. Alors que les impôts augmentaient et que les obligations militaires devenaient de plus en plus exigeantes, la jeunesse française commençait à chercher d'autres terres. Vers cette époque, l'Amérique occupait une grande place dans l'imaginaire collectif.

Des histoires, certaines d'entre elles bien inhabituelles sont venues de la terre inconnue et brumeuse d'au-delà de l'océan; ces histoires promettaient une grande liberté en tout domaine et des opportunités pour acquérir une vaste richesse. Les histoires ont fait une grande impression sur **Etienne Edus, l'aîné des enfants Edus**. Il a commencé à parler de l'Amérique quand il n'était encore tout jeune, mais son père et sa mère se sont opposés à de tels propos de départ.

Mais après quelques mois, son père a commencé à s'affaiblir dans son opposition et la moitié a donné son accord pour que le garçon aille. En fait, à mesure que les temps devenaient plus gênants et que les taxes devenaient plus lourdes, le père semblait enclin à regarder favorablement l'Amérique lui-même. Mais jamais la mère. Elle, née en France, c'est sa France natale qu'elle voulait pour vivre et mourir. Et donc la question a continué à être discutée mais toujours avec les mêmes conclusions, la mère s'est opposée, le père à moitié converti et les enfants dans le doute. Mais il est arrivé un moment où Etienne allait bientôt devoir partir. Il approchait de l'âge du service militaire. Il ne pouvait pas y échapper. Son père redoutait le jour où les soldats viendraient et emmèneraient Etienne. Enfin, Etienne a pris sa grande décision. Il irait en Amérique et irait avant que les soldats ne puissent l'arrêter. Il aurait préféré être éloigné de la famille en Amérique libre puis être retiré de la famille en France déchirée par la guerre et probablement tué à la fin. La vie était trop douce et trop pleine de possibilités pour être abandonnée à la guerre pour satisfaire un souverain, pensa Etienne. Il a dit à son père qu'il irait de l'avant et quand il aurait fait une bonne maison en Amérique, il l'enverrait pour venir avec la famille et en profiter ...

Alors une nuit, Etienne s'est échappé et le quartier l'a manqué le lendemain. Il avait disparu de l'image et personne ne semblait savoir où il était. Le moment est venu où il était assez âgé pour suivre une formation militaire. L'officier est venu le chercher, mais Etienne était introuvable. En réponse à sa question, les parents ont dit l'Amérique. Mais l'officier pensait que ce n'était qu'une couverture et Etienne était sur non loin. Alors une bande de soldats est venue fouiller l'endroit. Mais Etienne n'était certainement pas là. La famille considérait Etienne comme s'il était au cimetière. Ils ne s'attendaient jamais à le revoir ou même à avoir de ses nouvelles. Il a fallu des semaines pour traverser le grand océan et souvent on dit que les bateaux ont fait naufrage sans recevoir aucun secours, que les passagers n'ont jamais été revus. Alors la famille a pleuré Etienne en pensant qu'il était mort et tout a disparu de leur vie. Cependant, ils devaient penser à lui chaque jour et se demander s'il était réellement arrivé en Amérique et si oui, comment il réussissait. Parfois, ils souhaitaient qu'il soit resté, même s'il devait aller à l'armée. Dans cette éventualité, ils sauraient où il se trouvait et pourraient avoir de ses nouvelles. Et soudain, comme si du ciel clair venait cette première lettre d'Etienne. Ce n'était pas si mal après tout: Et lisez: Etienne allait bien, il se trouvait sur des terres riches, des champs fertiles, une terre de liberté, Etienne était dans un endroit appelé Rosière, près d'une grande rivière appelée le fleuve Saint-Laurent, situé dans un comté appelé Jefferson, dans l'état de New York. Il y avait beaucoup de choses à retenir. Mais Etienne a dit aussi qu'il y avait plusieurs autres familles françaises parmi ses voisins et que la riche famille Le Ray était bonne avec eux. On pouvait acheter des *vignobles*(?) pour seulement un dollar par acre, et mieux encore, Etienne mangeait dans des assiettes en argent. Seuls les rois pouvaient le faire en France. Dans ces conditions, ce n'était pas étonnant que Pierre Edus est fou de joie en apprenant les bonnes nouvelles d'Etienne et il a commencé à parler d'aller en Amérique. Mais tout ce changement quand

sa femme Elizabeth a dit: Pierre ne fais pas de rêves aussi insensés, va t'occuper de la vigne !

## II

Les temps difficiles semblaient s'installer (?) sur les viticulteurs autour de Nancy en France. Aucun pays ne peut être déchiré par les révolutions et les changements constants de monarques sans rendre plus difficile la vie du peuple. De plus, il y avait une grande agitation et l'avenir semblait peu prometteur. Les jeunes hommes partaient (?) et les vieillards pensaient qu'il valait mieux trouver un foyer en Amérique. On parlait à nouveau de la gentillesse inhabituelle de Mr LeRay envers ses compatriotes dans le nouveau monde.

Alors que la famille Edus faisait face à problèmes sur problèmes dans la vie domestique provoqués par l'instabilité de la situation politique en France, le jeune Joseph Edus se comparait à son frère Etienne qui était en Amérique et imaginait Etienne mangeant dans ses plats en argent sans se soucier de ces temps difficiles et incertains. La lettre qu'Etienne a écrite dans sa maison en Amérique a fait une grande impression sur son frère cadet Joseph. Le fait qu'il mangeait dans des plats en argent faisait de l'Amérique une terre de rues pavées d'or pour Joseph. Cette lettre d'Etienne a également impressionné le père, Pierre Edus et maintes et maintes fois, il s'est demandé s'il ne serait pas préférable de vendre, même à perte, et de trouver asile en Amérique. Seule la décision de son épouse de rester en France l'empêchait de partir.

Une autre fois est venue une lettre d'Amérique écrite par un fermier voisin de la famille qui était parti pour le nouveau monde quelques mois auparavant. Cette lettre était plus banale que celle de Joseph. Il a dit que la famille était à l'aise dans de nouvelles terres à un endroit appelé Rosière près du fleuve Saint-Laurent. Il était clair que c'était une terre de liberté et que l'avenir y semblait grand et prometteur pour le peuple. Il a également parlé des terres vendues un dollar par acre, et cela semblait très bon marché. Mais cet ancien voisin avait une histoire un peu différente sur les plats utilisés. Il prenait soin de mentionner dans sa lettre que les gens commençaient à peine dans ce nouveau pays et espéraient mieux pour plus tard. Son propre ménage est encore équipé d'une façon rudimentaire. Ils étaient satisfaits d'utiliser des plats en bois et en étain, espérant qu'il y aurait mieux un jour, mais il n'y avait rien d'autres car les magasins étaient trop éloignés de l'endroit où ils étaient installés.

Mme Edus a sauté sur cette phrase qui parlait de plats en étain. Elle se retourna vivement vers son mari «des plats en argent, des plats en argent ! C'est le genre de plats en argent que l'on trouve en Amérique? ».

Et donc la famille s'est résignée à rester en France. Mais Joseph approchait rapidement du moment où il devait partir au service militaire et la famille ne pouvait pas y échapper. Joseph n'était pas du tout satisfait de partir à l'armée. Il savait que son frère Etienne s'était sauvé du pays et se portait bien en Amérique et que bon nombre de ses voisins avaient fait la même chose. Il a dit à ses proches qu'il n'était plus utile de débattre de la question plus longtemps, qu'il s'enfuirait et chercherait Etienne à Rosière dans l'État de New York.

Les gens de la maison l'ont découragé de tenter l'aventure, mais il était clair pour le père que Joseph avait l'intention de partir. Le jour où la place à la table était vacante, les gens de la maison savaient ce qui s'était passé. Les voisins se sont abstenus de poser des questions mais étaient sûrs de connaître l'histoire.

Les officiers sont venus au domicile et ont exigé que Joseph se présente immédiatement pour le service militaire. Le père a répondu que Joseph n'était plus là. Les officiers recevaient trop de ces réponses et ont conclu que certaines personnes les trompaient en cachant probablement les fils d'âge militaire. Alors est venue une forte compagnie de soldats qui n'étaient pas du genre à poser des questions mais plutôt à fouiller les maisons et autres bâtiments. Ils menaçaient les familles de représailles pour avoir aidé leurs fils à s'échapper et se sont montrés si désagréables et envahissants envers Pierre Edus que celui-ci a décidé de partir en Amérique Et il a commencé à faire des plans pour commencer.

Il ne voulait plus rien à voir avec une terre aussi incertaine, et avec un avenir si limité pour ses

revenus financiers et si impitoyable avec les fils qu'on éloigne des maisons pour les envoyer à l'armée. Même son épouse avait atteint le point où elle était prête à aller en Amérique, le père regardait avec empressement le moment où il verrait ses fils au pays de la liberté.

Le petit vignoble a été vendu. Certes, le prix obtenu était beaucoup trop bas, mais ce n'était pas très important puisqu'ils pouvaient aller là où la terre n'était que d'un dollar par acre. Les économies cachées au cours de ces années de d'économie ont été utilisées et la famille a commencé les préparatifs pour rejoindre le port maritime. Les voisins étaient à leur départ, lorsqu'ils ont entrepris le long voyage. Ils avaient été bons et serviables dans le quartier. Certains voisins ont dit qu'ils viendraient bientôt et d'autres ont dit qu'ils ne pourraient jamais obtenir les moyens de payer leur voyage.

Ils étaient enfin au port et Pierre Edus a payé le passage de lui-même, de sa femme **et de ses trois enfants**. Les enfants où Marguerite, **huit ans**, François, six ans et Pierre, quatre ans. Le père a appris qu'à bord du navire, il doit .....(*lacune dans le texte*)... car on ne savait pas combien de temps le voyage durerait.

Pour leur malheur, ce fut un long et rude voyage. Avant d'avoir à peine mis les voiles, Elisabeth, l'épouse et mère, tomba malade et commença à regretter d'avoir tenté ce voyage. Il y avait des jours où elle pouvait à peine quitter sa couchette et il incombait à Marguerite, **huit ans**, de faire les travaux familiaux, aidée par son père. Mais parfois, le père était également malade et Marguerite avait du mal à s'occuper de ses deux frères et à cuisiner pour eux. Et en cas de fort tangage du bateau, pendant les tempêtes, le travail est devenu doublement dur. Et Marguerite était une si petite fille, petite pour son âge, qu'elle devait attendre longtemps pour se rendre à la cheminée pour y cuisiner.

Il y avait trop de passagers pour les préparations culinaires et les plus grands, plus âgés, se bousculent pour utiliser le feu et le charbon sans se préoccuper de la petite de **huit ans** qui ne pouvait utiliser le feu que quand elle en avait l'occasion.

Et ainsi le rude voyage s'est prolongé. Il semblait à cette petite fille que cela ne finirait jamais. Elle ne pouvait parler que le français et le capitaine et l'équipage parlaient anglais. Mais elle a appris un mot anglais sur le bateau qu'elle n'a jamais oublié. C'était un jour où le bateau tanguait, son père et sa mère étaient malades dans leurs couchettes avec le mal de mer. Marguerite était sur le pont pour s'occuper de ses frères. On y était mal à l'aise et cela devenait difficile de se maintenir sur le navire. Ils étaient tout près du bord lorsque le bateau a fait une embardée et de si jeunes ne pouvaient pas sur le pont. Mais le capitaine a vu la sœur faire une chose rapide et courageuse: la jeune fille a fait un bond sur le côté du navire et, de sa main gauche, saisit les cheveux de son frère et s'accroche. Les deux ont failli tomber à la mer et étaient ballotés sur le pont, mais la petite fille s'est accrochée. Si sa main gauche cède, l'adhérence serait perdue. Le capitaine fut à ses côtés en un instant et la ramena vers le milieu du pont, épuisée. Le capitaine ne parlait pas français mais il caressait la brave petite fille, la félicitait en disant : «good, good, good». Marguerite s'est toujours souvenu de ce mot, le premier mot anglais qu'elle avait appris. Le capitaine a été plus gentil avec elle durant le reste du voyage et il lui a facilité l'accès à la cuisine. Après trois longs mois, le navire est arrivé au port et Pierre Edus et sa famille sont partis dans les rues de New York en se demandant où se trouvaient Etienne **et Joseph** et comment ils allaient les retrouver : ils étaient donc en Amérique au pays de la liberté.

### III

Ce n'était pas une mince affaire pour Pierre Edus d'entreprendre le voyage vers les colonies du nord: traversé le district mohawk.

Le Ray avait un bureau à New York: finalement, ce n'était pas très difficile de trouver l'endroit où il devait aller ; en effet, le bureau foncier a été heureux de l'aider de toutes les manières possibles à préparer son voyage et lui donner des indications précises pour atteindre l'Établissement français à Rosière. Mais il était très évident que Pierre Edus allait se retrouver rapidement dans une nouvelle contrée de terres sauvages dans le nouveau monde. Pour lui, vivant toute sa vie dans le temps au

milieu des vignobles de la France cultivée, les grandes étendues de terres sauvages du nouveau monde étaient à peine pensables. Et ce comté semblait devenir de plus en plus sauvage au fur et à mesure qu'il se dirigeait vers le nord.

La famille a trouvé le bureau foncier de LeRay, dans le nord, où il a été accueilli d'une façon particulièrement sympathique. Les agents voulaient attribuer les terres en faisant de bonnes offres à tous les arrivants. Mais dans le cas de Pierre Edus et d'autres de France, le cas était un peu différent : M. LeRay considérait ces français comme des frères. On dit que M. Leray s'est intéressé personnellement à la famille quand il les a rencontrés, et cela était particulièrement vrai avec la petite fille, Marguerite. Elle était si vive, si docile, si brillante alors qu'elle n'était qu'une petite miss ; le grand M Le Ray en a été impressionné et a dit aux parents que cette fille pourrait trouver une place dans son ménage dès qu'elle le voudrait, et si les parents consentaient à ce qu'elle y vienne. Marguerite a assuré à M. Le Ray qu'elle se souviendrait avec plaisir de son aimable offre. Il faut alors choisir un terrain pour s'installer à Rosière : Pierre Edus a mis en avant sa conception de l'épargne française en précisant qu'il ne voulait pas d'une grande ferme. Il avait l'intention de bien travailler une petite ferme plutôt que de cultiver une grande ferme tant bien que mal. On lui a dit que ses compatriotes exploitaient 25 acres. Dans d'autres parties du pays, les Anglais occupaient des fermes de 100 acres et même plus. Mais là pour les français, 25 acres était la surface préférée. Et c'était même plus que qu'il n'en voulait. Il a demandé si (*expression non comprise*) : l'agent a l'a regardé d'un air perplexe, ne sachant quoi répondre et a dit à Pierre qu'il pourrait juger par lui-même quand il atteindrait les terres.

Et ce fut la première grande déception de Pierre. Arrivant à Rosière avec une grande espérance quant aux bons rendements fins avec des cultures adaptées, il a plutôt constaté que la ferme qu'il avait achetée pour 25 \$ - c'était 1 \$ par acre - n'était qu'une forêt de grands arbres. Aucun coin de terre n'était immédiatement cultivable. Il n'y avait même pas de maison. Et Pierre n'avait pas coupé un arbre durant sa vie.

Alors qu'il regardait avec stupéfaction sa ferme, sa future maison et qu'il voyait tout le travail qui devait être accompli pour le mettre en état de produire une récolte, il était presque presque enclin à fuir et à chercher des terres où un tout petit abri aurait été construit. Et pour ajouter à son inconfort, sa femme est venue ajouter son commentaire. Elle n'avait jamais été empressée de venir en Amérique. Les plats en argent ne lui plaisaient pas. Elle avait toujours dit qu'elle entendait des commentaires négatifs sur le nouveau pays. «Mets toi ça dans la tête et répète le toi, Pierre» Et lorsque Pierre regardait la tâche presque insurmontable pour défricher cette terre, sa femme lui refaisait le même commentaire toujours prêt : «Mets toi ça dans la tête et répète le toi, Pierre». Bien qu'un peu avancé en âge, cette remarque l'a plutôt incité à se lancer dans cette grande entreprise. Il n'avait jamais utilisé la hache dans la forêt, mais il en a acheté une et s'est mis au travail. Les voisins lui donnaient volontiers un coup de main. Ils avaient retrouvé Etienne et **Joseph** sur les terres de Rosière : iceux-ci ont apporté leur aide comme ils pouvaient dans ce travail. À la surprise de tous, Pierre a rapidement aménagé une clairière dans laquelle il a construit une petite maison, avant que d'autres ne s'en aperçoivent.

Ayant abrité sa famille, Pierre a continué le travail de défrichage du terrain sur lequel il travaillait au milieu des souches et il a obtenu bientôt des parcelles de terrain prêtes à être semées. La famille était arrivée à Rosière **vers la fin du mois de mars**, indique-t-on, alors ils étaient dans un excellent moment pour démarrer une récolte. Le travail manuel ne dérangeait pas les agriculteurs français. Ils étaient habitués à ça en France.

Pierre, toujours dans un esprit d'économie, il a commencé à se préparer pour l'hiver à venir et a entrepris de semer tout le blé qu'il pouvait sur sa terre. Avec une houe lourde, il a semé la graine dans le sol et s'est réjoui de voir à quel point la récolte avait bien poussé. Il a noté qu'il s'agissait d'un sol d'une fertilité inhabituelle qui semblait être bien adapté au blé et à d'autres céréales. Les voisins ont déclaré que Pierre avait l'une des meilleures récoltes de blé. Une récolte sur une surface restreinte, mais de beaux épis sur chaque plant. Cela poussait ici et là par petites taches au milieu des souches. Quand est venu l'automne, Pierre a pris une faucille et est allé à la récolte comme ils le feraient en France et comme ses autres voisins français le faisaient. Le blé a été coupé des poignées

à la fois et mis en javelles. Plus tard, il a été battu au fléau et Pierre a constaté qu'il avait un rendement tout à fait satisfaisant, et a estimé que dans l'année suivante, il pourrait plus que doubler sa récolte. L'avenir s'annonçait bien.

Mais le blé n'est pas de la farine et il n'y avait pas de moulin à proximité pour moudre sa récolte. Il a demandé à ses voisins ce qu'ils faisaient dans ce cas et ils lui ont dit qu'il y avait un moulin à proximité de Sackets Harbour qui transformerait son blé en farine. Ce fut une bonne nouvelle pour Pierre et le lendemain, il mit un boisseau de blé dans un sac et se prépara à aller au moulin. Il s'est renseigné sur la direction à prendre et le chemin à parcourir pour atteindre le moulin.

Le lendemain matin, à la lueur du soleil levant, Pierre avait son boisseau de blé sur le dos et commençait sa marche dans l'air frais d'octobre pour une longue sortie. Il serait tard dans la soirée avant qu'il ne puisse rentrer chez lui et il devait se dépêcher. Il avait hâte de revenir avant qu'il ne soit trop tard, à cause des animaux sauvages et il ne tenait pas à faire des rencontres avec eux.

Mme Edus s'est abstenu de faire des reproches à propos de son blé car elle savait que son mari menait un magnifique combat pour leur assurer une vie plus confortable dans leur maison et qu'il y réussissait au-delà de ses rêves. Elle savait également que dans un an ou deux, alors qu'ils étaient là depuis un an, qu'ils auraient une maison confortable sur des terres riches et avec de bonnes chances d'améliorer leur situation. La valeur de la terre augmentait. Les voisins étaient serviables et gentils. Et il en arrivait sans cesse de nouveaux, de France. En fait, le long de leur route, ça ressemblait à la France avec de nombreuses petites fermes. Les Français se rencontraient pour parler de leur terre natale, discuter des temps anciens et envisager de belles perspectives pour l'avenir. La langue française était utilisée tout le temps et il y avait maintenant le projet qu'une autre année il y aurait une église dans leur établissement.

Et toute la famille se trouvait là, sans crainte qu'une escorte militaire leur tombe dessus et emmène un des garçons à la guerre. Ce fut une grande satisfaction. Et ce fut un grand plaisir d'accueillir les nouveaux venus de France qui ont été amenés dans ce nouveau monde par les belles lettres qui leur ont été envoyées par les pionniers déjà présents. Un jour, la famille Bourcy est venue s'installer près de chez eux. M. Bourcy était de Lorraine où il dirigeait une petite boutique de harnais. Il a proposé de fabriquer des harnais dans le nouveau monde et a ouvert une petite boutique en plein cœur de la colonie. Il pensait qu'il ferait également des cultures afin de s'assurer de gagner sa vie si le magasin ne réussissait pas. *Et surtout à la famille Edus, M. Le Ray avait l'habitude de visiter et de demander quand Marguerite... et de se joindre à son... à LeRayville. Cette .... certes être bien pour maarguerite.(phrase avec des lacunes, mal traduite) ;*

#### IV

«Pierre, Pierre, viens vite à la maison !. Dépêche-toi, ne perds pas de temps car tu as un visiteur très distingué ». Elizabeth Edus a appelé son mari plusieurs fois, de manière excitée, depuis l'arrière de leur modeste maison dans leur petite ferme située à Rosière. Pierre travaillait sur le terrain et Elizabeth tenait à ce qu'il vienne tout de suite. Alors que Pierre se précipitait vers la maison, pour répondre à cette convocation si excitée ; il a trouvé sa femme ravie de la grandeur du moment et avait hâte d'entendre la raison pour laquelle il avait été si rapidement appelé à la maison.

«Ce grand M Le Ray est ici Pierre» dit-elle et il t'attend. Oui monsieur, M. Le Ray, en personne est ici et je l'ai reçu. Il est venu voir si notre Marguerite viendrait chez lui pour servir dans sa maison. Il dit qu'il n'a pas oublié la promesse qu'il avait faite quand nous sommes arrivés de France, promesse qu'il trouverait une place pour notre Marguerite dans sa maison et il veut savoir si nous voulons qu'elle puisse y aller maintenant, et je pense que Marguerite le veut bien, elle est en ce moment en train de parler avec cet homme qui a été si bon pour nous.

Voici le fond de l'histoire jusqu'à présent, en rappelant les événements racontés par leur mère.

«Mon père et ma mère étaient des gens économes et travailleurs», a déclaré Mme Mary Wagner, la fille, en racontant leur histoire l'autre jour. «Je me souviens quand j'étais petite fille que mon père

travaillait dur chaque jour pour que sa petite ferme en obtenir un revenu. Ne parlons pas de tracteurs ou de chevaux, mon père a commencé avec juste une vache qui lui donnait du lait pour la famille et employée comme un bœuf pour tirer la charrue. Je me souviens qu'il labourait avec la vieille vache ce de quoi nous n'étions nullement étonnés. La vieille vache se portait très bien et c'était un animal des plus fidèles. Je me souviens aussi de l'époque où toute la famille s'est réjouie quand nous avons pu posséder un bœuf. Il était presque entièrement blanc, si je me souviens bien. Papa était très doux avec ce bon bœuf et a acquis le matériel nécessaire pour atteler, en même temps la vache et le bœuf. Ceci fait, nous avons pensé que nous avions une vraie équipe et que nous pouvions faire fonctionner notre ferme avec eux. ».

«Bien sûr, les fermes étaient petites mais la terre a donné de bonnes récoltes. Aucune partie du terrain n'a été perdue. J'ai vu mon père prendre sa bêche pour retourner la terre où la charrue ne pouvait pas aller. Nous avons mis tout le terrain en production. Je ne pense pas avoir jamais vu un meilleur blé que celui produit dans cette petite ferme: des tiges abondantes avec de longs épis et des grains dodus. Et la façon dont a été faite la récolte! Les gens riraient aujourd'hui de la façon dont nous avons travaillé : je sais de quoi je parle car j'avais l'habitude d'aider. ».

«Quand arrivait le temps des moissons, mon père nous emmenait avec une faucille au milieu des champs. Nous savions comment faire et j'ai utilisé bien des fois la faucille. Nous nous penchions et avec la main gauche en maintenant les épis vers le haut, debout et avec la main droite, nous tirions la faucille et coupions la poignée. C'était un travail lent et éreintant, mais nous il n'y avait pas d'autre moyen : aucun épi n'était perdu. Père suivait et ramassait la poignée de grain que nous avions coupé et les liait en faisceaux en utilisant des tresses de tiges de grain. Nous avions toute une famille et nous, les enfants, pouvions donc faire beaucoup pour aider. Je ne me souviens pas quand le grand *berceau* (?) a vu le jour, mais je ne pense pas qu'il fût dans notre ferme pendant que j'étais une fille à la maison ».

«Mère était une merveilleuse gouvernante et s'entendait bien dans la tenue de la maison. Et maintenant, il s'est produit un événement que nous n'attendions pas: dans notre colonie française à Rosière sont arrivés des colons allemands juste à côté de chez nous. Nous ne savions pas parler allemand et eux ne parlaient pas le français. Pourtant ma mère avait l'habitude de leur rendre souvent visite et eux venaient souvent chez nous pour obtenir de l'aide et toute la visite se poursuivait *par des panneaux* (?). Plusieurs familles d'allemands faisaient de notre maison leur quartier général pour se renseigner sur les façons de faire américaines. C'était de bons voisins qui semblaient être aussi économes que nous. C'est peut-être parce que nous avions des voisins allemands que j'ai épousé un jeune allemand.».

Mary Wagner, 83 ans de St Lawrence, dit qu'elle se souvient très bien des histoires de sa mère et des autres enfants quand durant leur jeunesse. Ces histoires étaient en rapport avec leur ancienne maison en France il y a plus de 100 ans et avec les coutumes de cette contrée comparées à celles de l'Amérique, avec ce long voyage en mer de 3 mois, lorsque leur mère était une petite fille, qui également généré de nombreux incidents dont les enfants aimaient entendre parler. Ils ne se sont jamais lassés d'entendre comment elle a dû cuisiner pour sa famille sur la grille et comment elle a fait chance pour obtenir le charbon alors que les adultes se pressaient.

Mais l'histoire préférée était la merveilleuse période durant laquelle sa mère était au service de la maison Le Ray où elle y était couturière. Ce qui a le plus marqué dans cette grande maison ce sont : l'élégante compagnie avec leurs manières parfaites, la gentillesse de ce grand M. Le Ray tout cela intéressait vivement les enfants. Et il ne faisait aucun doute que le grand M Le Ray pensait beaucoup à Marguerite Edus, car il faisait tout pour faire de son séjour dans la famille un moment de plaisir. Il s'est beaucoup intéressé à son prochain mariage avec Francis Bourcy. La mère racontait que les enfants résidant près du manoir Le Ray venaient avec des baies qu'ils avaient cueillies dans les buissons sauvages à proximité et les proposaient à la vente. Ils s'approchaient timidement de la porte mais la femme de ménage française répondait aux coups et lasse de tant d'appels de tant d'enfants les renvoyait brusquement avec de vives paroles en français. Il arrivait souvent que monsieur LeRay s'apercevait de l'arrivée d'un 'enfant avec ses baies et écoutait les cris de la femme de ménage qui renvoyait les enfants. M. Le Ray sortait alors par une

autre porte et lorsque les enfants s'éloignaient tristes de ne rien avoir vendu, déçus de ne pas avoir d'argent, il les rejoignait et leur demandait calmement à quel prix ils vendaient les baies. Le prix était toujours si bas que cet homme de bien leur donnait une pièce de plus grande valeur et repartait avec les baies. Margurite pensait que M. Le Ray, afin de ne pas vexer la femme de ménage, jetait les baies ou les donnait à quelqu'un d'autre. Mais cet homme démontre la grande bonté du personnage. Madame Wagner se souvient du temps, alors qu'elle était encore enfant, des familles allemandes qui se sont installées à proximité dans le quartier, sa mère était gentille et aimable avec eux et en faisait des amis. Un jour de printemps, une des voisines est entrée et s'est exprimée en allemand. Bien sûr, sa mère, française, ne pouvait pas comprendre. Mais en se faisant comprendre par des signes, elle a compris quelle voulait acheter ou emprunter de la nourriture, elle a donc conduit la dame allemande dans le garde-manger. La dame allemande a désigné les œufs et Marguerite a fait des signes pour l'aider. La dame allemande en a pris 6 et a cherché dans son porte-monnaie, pour payer les œufs, mais la mère a secoué la tête et a fait signe qu'elle pourrait les rendre quand ses poules auraient commencé à pondre. Cela a beaucoup plu au voisin ainsi les 2 communautés ont vécu côte à côte et en bonne intelligence.

Lorsque Mary Bourcy, la fille s'est mariée, elle a épousé l'un des garçons allemands du quartier. Peu de temps après son mariage, elle a également commencé à construire une nouvelle maison dans une zone inoccupée le long de la route transversale menant à l'est du cimetière Sy Lawrence. Là, elle a vécu tous ces jours et elle est maintenant heureuse et active.

Quand j'ai quitté le quartier de French Road, a déclaré Mme Wagner en racontant son histoire et en venant à cet endroit, c'était dans un bois. Mon mari était venu m'avait précédée et n'avait construit qu'une petite partie de la maison. Cette pièce, où nous sommes assis date de cette époque. Le jour où je suis venu vivre ici, les portes n'étaient pas toutes ouvertes et la porte latérale ici a été posée le jour de mon arrivée. De tous côtés où se portait mon regard, je ne voyais que la forêt. J'ai vu des bois. Nous n'avons emmené qu'une seule vache, avec une cloche à son cou, Si elle n'a obtenu que quelques tiges de la maison, seulement pour les picotements de la cloche. Durant ma vie, j'ai vu disparaître la forêt autour. La maison a été agrandie plusieurs fois, le restant étant construit quelques années plus tard. Le chemin paraissait long pour nous rendre à l'église de Rosiere, mais maintenant avec une voiture, cela ne nous dérange pas du tout.

Chaque printemps, je veux que mon jardin soit labouré et, comme vous le constatez, c'est un grand jardin. Je prends beaucoup de plaisir à le travailler et à entretenir mes plantes. Vous voyez, j'ai plus d'un demi-acre et j'ai une bonne récolte de produits du jardin. Je pense que ça me garde bien heureuse. Je vais à l'église chaque dimanche et j'aime m'occuper de la maison. Aujourd'hui, j'ai mis en conserve 24 boîtes de pruneaux et j'ai fait ces tartes que vous voyez dans le garde-manger.

Mon père est décédé en 1894 à l'âge de 81 ans. Mère est décédée en mai 1916, à l'âge de 95 ans. Elle était active jusqu'à la fin et se souvenait très bien de son voyage sur l'océan étant petite fille.

la mer et son travail pour M. LeRay. Mon mari est mort et je suis la dernière de ce ménage à avoir côtoyé la route des pionniers français quand ce quartier était une colonie française.

Ma fille ici a épousé Clark Swartot et maintenant ma petite-fille est mariée et vit à Watertown. Je vais souvent en ville, les gens pensent que je suis bien alerte pour mon âge, je leur réponds que c'est parce que je fais de l'exercice. J'ai coupé le blé avec une faucille quand j'étais jeune fille sur la ferme de mon père et je suis restée active depuis. Je dis simplement que je vais bien et que je dois continuer à faire beaucoup de travail aujourd'hui et aller de l'avant. Vous ne voyez pas de mauvaises herbes dans mon jardin et cela signifie que le m'en occupe bien.

Nous avons ici pas mal de choses qui nous viennent de la période des pionniers. Nous les apprécions beaucoup. Cette horloge que vous voyez là-haut avec l'image pittoresque sur la porte vient d'un ancien colon. Mais cela rappelle le bon temps et on aime ça. Si vous ouvrez la porte, vous verrez qu'elle a été fabriquée il y a un certain temps en Nouvelle-Angleterre par Porter and Coats. Mais j'ai vu de nombreux changements dans les méthodes de travail agricole depuis que j'étais petite dans la ferme de mon père, dans la colonie française de Rosière. Je pense que j'y ai vécu des jours merveilleux.



# NOTES CONCERNANT LES INEXACTITUDES OU APPROXIMATIONS DU TEXTE.

## PRECISIONS

1°) La composition de la famille.

Pas d'erreur proprement dite sur la composition. Mais il faut faire une mise au point sur les prénoms:

- Le père : son prénom de baptême est Simon Godfroy, en France, il est communément appelé Pierre, Peter aux Etats-Unis.
- La mère est nommée Elisabeth (Elizabeth aux Etats-unis) : ce n'est pas exact. Elisabeth est le prénom de la première épouse (Elisabeth Garnier décédée en ), le prénom de la seconde épouse qui part en Amérique est Anne (Anne Lhuillier), Hannah aux Etats-Unis.
- Le prénom de baptême d'Etienne (Stephen) est Claude Etienne.
- Le prénom de baptême de Joseph (Josef) est Paul Joseph.
- Marguerite (Margaret)
- Le prénom de baptême de François (Francis) est François Claude
- Le prénom de baptême de Pierre (Peter Jr) est Pierre Etienne.

Joseph et Etienne sont fils de la première épouse Elisabeth Garnier.

Marguerite, François et Pierre sont fils d'Anne Lhuillier.

2°) La chronologie

- Etienne est arrivé à New-York le 30 juin 1831.
- Contrairement à ce qui est écrit, Joseph n'a pas précédé le reste de la famille aux Etats-Unis: il arrive le 3 juin 1833 avec Pierre, Anne, Marguerite, François et Pierre Jr.
- Durant la traversée, Marguerite n'a pas huit ans, mais douze, ce qui est plus vraisemblable au regard des tâches qu'elle accomplit.